

6968

BR 0 $\frac{\text{An } 90}{360}$

DÉFENDONS-NOUS !

Pour le Néo-Malthusisme

Contre l'immoralité des « moralistes ».

Compte-rendu sténographié des discours prononcés au meeting tenu dans la salle des Sociétés Savantes, sous la présidence d'honneur d'ALFRED NAQUET, la présidence effective du Docteur MESLIER, assisté de MM. ALBERT LANTOINE, C-A. LAISANT, PIERRE QUILLARD.

Orateurs :

Sébastien Faure - M^{me} Nelly-Roussel

Abbé Violet

Docteur Sicard de Plauzolles

Prix : 20 centimes

ÉDITION DE
GÉNÉRATION CONSCIENTE

27, rue de la Duée, PARIS-xx^e

1910

AUX LECTEURS

L'étude de la question de procréation, si importante au triple point de vue individuel, familial et social, s'impose à ceux qui veulent le bonheur humain.

Rarement une doctrine a été aussi décriée et, par conséquent, plus méconnue que celle de la prudence procréatrice. Peu l'ont étudiée, tous en parlent, ne la connaissant que par les diffamations des pudibonds et des réactionnaires.

A tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité, à tous ceux qui veulent **savoir** pour **agir**, nous disons :

*Lisez et faites lire, abonnez-vous
et procurez des abonnés à*

GÉNÉRATION CONSCIENTE

*Propageant la limitation volontaire des naissances.
Paraissant le 1^{er} de chaque mois.*

Principaux collaborateurs : Sébastien FAURE, D^r MESLIER, Albert WILLM, Fernand KOLNEY, Manuel DEVALDÉS, Charles MALATO, LIARD-COURTOIS, D^r MASCAUX, LÉVY-OULMANN, Georges YVETOT, Eugène LERICOLAIS, D^r KLOTZ-FOREST, Louis GRANDIDIER, G. HARDY, A. LANTOINE, Léon LOUIS, E. CHAPELIER, etc.

E. HUMBERT, Administrateur.

Abonnements :

France, 1 fr. 50 ; Union postale, 1 fr. 80

ADMINISTRATION :

27, Rue de la Duée, PARIS-xx^e

Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur demande.

DÉFENDONS-NOUS !

Pour le Néo-Malthusisme

Contre l'immoralité des « moralistes ».

Compte-rendu sténographié des discours prononcés au meeting tenu dans la salle des Sociétés Savantes, sous la présidence d'honneur d'ALFRED NAQUET, la présidence effective du Docteur MESLIER, assisté de MM. ALBERT LANTOINE, C-A. LAISANT, PIERRE QUILLARD.

Orateurs :

Sébastien Faure - M^{me} Nelly-Roussel

Abbé Violet

Docteur Sicard de Plauzolles

Prix : **20 centimes**

ÉDITION DE

GÉNÉRATION CONSCIENTE

27, rue de la Duée, PARIS-xx^e

DÉFENDONS-NOUS

Réel succès pour nos doctrines, gifle retentissante sur la face laide de nos adversaires, que le meeting du 31 mars 1910.

Nombreux furent les fibres citoyens qui s'étaient fait un point d'honneur de répondre à notre appel contre l'immoralité des moralistes. L'élément féminin, lui aussi, avait tenu à venir affirmer ses sympathies néo-malthusiennes.

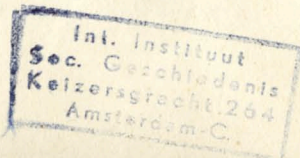
Présidée par le docteur Meslier, assisté de Pierre Quillard et Albert Lantoiné, ce fut vraiment une belle réunion, qui certainement fera date dans nos annales.

Avec une attention soutenue, les divers discours furent écoutés; et les applaudissements chaleureux qui les soulignèrent nous sont un gage certain que l'auditoire vibrait avec les orateurs contre les étrangleurs de la liberté de propagande.

* * *

Remercions bien sincèrement nos amis connus et inconnus qui, dans cette circonstance, nous apportèrent l'appoint de leur sympathie, tous ceux qui assurèrent la réussite de cette légitime protestation des esprits libres contre les puissances ténébreuses.

Les hypocrites zéloteurs de la ligue bérengériste devront comprendre, devant de telles ma-



nifestations, que l'heure n'a point encore sonnée pour eux, du triomphe.

Le collet de Rome et le rabat de Genève ne sont pas des oripeaux dont aimera jamais à se parer la vérité.

Il y a dans notre pays — si domestiqué pourtant — des cerveaux dégagés des superstitions romaines ou huguenotes, des hommes de liberté qui sauront défendre ce droit d'opinion conquis au prix du sang de nos pères, ce droit que trois révolutions nous ont donné, et que nous entendons garder.

Nous donnons ici les discours qu'on y prononça, et dont nous devons la sténographie à notre camarade G. Hardy, qui voulut bien se charger de ce fatigant mais si utile travail.

Voici, d'abord, la lettre par laquelle notre grand ami Naquet nous faisait savoir qu'il acceptait la présidence d'honneur du meeting.

Paris le 16 Mars 1910.

Mon cher ami,

J'accepte bien volontiers la présidence d'honneur de votre meeting, désolé seulement que l'état de ma santé ne me permette pas de le présider d'une manière effective.

J'aurais volontiers associé ma protestation indignée à celles qui s'élèveront contre des poursuites et des condamnations qui sont une honte pour la République.

Frapper ainsi la liberté d'opinion après quarante années de régime républicain c'est vraiment roide, et il est bon qu'à côté des parlementaires veules qui ne savent pas défendre nos libertés, les citoyens fassent entendre leur voix.

Je vous serre cordialement la main.

Alfred NAQUET.

ALLOCUTION DU DOCTEUR MESLIER.

Sans plus attendre, permettez moi d'ouvrir cette réunion et, au nom du bureau, au nom de la ligue néo-malthusienne, de vous remercier d'être venus si nombreux malgré le froid glacial d'un hiver qui recommence.

En quelques mots, je vous dirai les raisons pour lesquelles nous vous avons convoqués. D'abord, et avant toute chose, nous entendons protester contre les déesses de l'heure présente: l'hypocrisie et l'ignorance, deux sources de mort, d'infécondité et de misère qui, en se répandant sur l'humanité, la ravagent et la désolent.

Nous vivons à une étrange époque, où l'on connaît la vérité, et où, non seulement on n'a pas le courage de la proclamer, mais où l'on tente de l'étouffer. On se borne à répéter ce qu'on dit des vieilles habitudes: « Nous voyons bien le chemin que nous devrions suivre, mais par habitude nous prenons l'autre. » C'est le chemin de la routine que l'on suit, celui où il n'y a pas d'efforts à faire, de combats à soutenir, de condamnations à craindre, de prison à affronter.

Les néo-malthusiens prennent celui où l'on rencontre des juges qui, *a priori*, vous tiennent pour coupables.

Tout récemment, un ministre parlait de la magistrature gangrenée. C'est cette magistrature qui sévit contre les néo-malthusiens; c'est elle qui tente, comme le froid surprend les bourgeons, d'arrêter l'éclosion de l'idée.

Y parviendra-t-elle?

Notre idée, notre espérance sont appuyées sur des faits; elles ne sont pas le résultat d'une imagination en délire, les jouets d'un mauvais rêve. Elles sont filles de l'examen; de l'examen des circonstances spéciales dans lesquelles, au point de vue individuel, familial, social, se déroule notre humanité.

Nous avons des raisons qui sont valables, des arguments scientifiques contre lesquels nos adversaires peuvent apporter leurs propres arguments. Mais ces adversaires se contentent de se voiler la face. Ils sont comme Tartuffe regardant avidement les seins de sa bonne; ils proclament qu'ils ne sauraient voir.

La vérité scientifique et sociale du néo-malthusianisme ne peut pas être considérée par nos adversaires: ils y verraient les raisons les plus fortes de la ruine et de

la prochaine disparition des privilèges et des inégalités sociales.

Mais puisque nos adversaires opposent à notre action les deux obstacles de leur hypocrisie et de leur ignorance, nous renverserons l'un et l'autre. (*Applaudissements.*)

Vous allez entendre quelques orateurs. Avant de leur accorder la parole, permettez-moi de vous donner lecture de cette lettre d'un vieux lutteur, de notre vaillant et savant ami Laisant:

Asnières, le 30 mars 1910

Mon cher camarade,

Mon état de santé m'empêchera absolument d'assister à la réunion de demain, aux Sociétés Savantes. Je devais y figurer comme assesseur, non pour y prendre la parole; il n'y a donc pas de ce fait un grave inconvénient.

Mais je tiens à ce que personne ne puisse voir dans mon absence une marque de désaveu, ou même de désintéressement, en face de la propagande hautement morale que vous poursuivez. Si vous le jugez utile, pour dissiper toute équivoque, je vous autorise pleinement à lire à la réunion la lettre que je vous ai adressée, il y a quelques semaines, avant l'odieux procès intenté à Génération Consciente. Ce que j'écrivais reste l'expression de ma pensée. L'immoralité, l'hypocrisie de certains moralistes m'inspirent une indignation qui n'est pas loin du dégoût.

Mes plus sincères cordialités.

C.-A. LAISANT

Après la lecture de cette lettre, le Dr Meslier donne la parole à notre camarade Sébastien Faure.

DISCOURS DE SÉBASTIEN FAURE.

Je ne suis pas de ceux qui, s'érigeant en directeurs de consciences, ont coutume de prodiguer des conseils. Ma nature, mon tempérament ne m'y portent point.

Cependant, néo-malthusien, et à ce titre, je prendrai ce soir, exceptionnellement, la liberté de donner à ceux qui m'écoutent deux conseils.

1^o N'ayez des enfants que quand vous en voudrez;

2^o Ayez la sagesse de n'en vouloir que lorsque vous serez en état de leur transmettre une constitution saine et vigoureuse, et de leur assurer, dans le triple domaine physique, intellectuel et moral, le développement auquel ils ont droit et que vous leur devez.

Je puis dire, camarades, que pratiquement, toute la doctrine aboutit à ce double conseil et je me hâte d'ajouter que, quelle que soit l'opinion dont on se réclame, ces deux conseils peuvent être donnés par tous, parce qu'ils sont loyaux, judicieux, utiles.

Examinons-les rapidement.

Voici le premier: n'ayez d'enfants que quand il vous plaira d'en avoir, quand vous jugerez utile et agréable de procréer. Je ne dis à personne: n'ayez pas d'enfants! Je ne dis à personne: gardez-vous de la paternité, de la maternité, privez-vous du plaisir de reproduire, de vous prolonger dans un être qui vous sera d'autant plus cher que vous l'aurez d'avance désiré. Je ne dis pas aux jeunes gens, aux jeunes filles, dans la poitrine desquels bat un cœur de père ou de mère, étouffez cette ardeur! Nous savons bien qu'en certaines circonstances déterminées il peut être aussi noble de procréer que de penser, de donner naissance à un enfant que d'exécuter un chef-d'œuvre.

Simplement, je vous dis de ne pas procréer à la légère, de songer à la gravité de cet acte. Rien de plus grave que de jeter dans la vie un enfant à qui elle ne réservera peut-être que des douleurs et des désespoirs.

Quand il s'agit de nouer des relations d'amitié, vous vous entourez de certaines précautions; volontiers, vous faites une enquête discrète, mais minutieuse, sur la personne. Et vous avez raison. Quand il s'agit d'engager une affaire commerciale, d'ouvrir un compte, de faire une vente, vous êtes bien aises de savoir à qui vous avez affaire: si l'emprunteur est solvable, ce que vaudra l'emprunt qu'il vous propose, etc. Quand il s'agit pour vous, Mesdames, de ces menues actions dont votre vie est faite, quand vous allez acheter des provisions, quand, entrant dans un magasin, vous désirez acheter une étoffe, par exemple, vous faites un

choix, vous remuez plusieurs coupons, vous vous demandez les avantages de ceux-ci, les inconvénients de ceux-là, vous comparez, vous vérifiez, vous contrôlez. Quand il s'agit de choisir un appartement, vous vous préoccupez de savoir de quel côté se trouve celui qui doit faire votre affaire, à quel étage, quels avantages il comporte, quels inconvénients il présente, quelle location vous aurez à subir. Même quand il s'agit d'actes d'importance plus minime encore, vous vous entourez de précautions nécessaires. Et vous avez raison!

Et l'acte procréateur, l'acte le plus considérable qu'un homme et une femme puissent commettre, l'acte duquel sortiront, pour vous, les conséquences les plus redoutables, vous le livriez au hasard, à la fortune, sans vous inquiéter de savoir ce qu'il pourra en résulter!

Permettez-moi, pour vous indiquer combien sage est mon premier conseil, pour vous éviter les fâcheuses conséquences de l'irréflexion, de vous donner lecture d'une histoire, d'une fable. Vous en dégagerez vous-mêmes la moralité:

L'ENFANT DE L'HOMME ET LE VEAU DE LA VACHE.

« Maître Hauchegrain désirait un veau, un veau qui satisfît son orgueil d'éleveur renommé; et même, il prétendait que ce veau lui valût le *Mérite Agricole*. Dame Hauchegrain, sensible aux honneurs, entra dans ses vues.

« On choisit donc pour mère du veau, la plus belle vache de l'étable; ses qualités, déjà reconnues à l'expérience, furent l'objet d'une minutieuse et savante critique. Puis, la bête, florissante de santé, d'hérédité sans tache, fut, pendant des mois, soumises à des soins méthodiques.

« Quand elle se trouva prête, on s'enquit d'un taureau. Ce ne fut pas une petite affaire; Maître Hauchegrain s'entoura de précautions et de renseignements; il fallut que le père de son veau justifîât de sa généalogie et de ses prouesses procréatrices. Néanmoins, le mâle souhaité fut découvert et, par une radieuse matinée de printemps, la belle œuvre fut accomplie.

« Au terme de leurs soucis, nos gens ne se connurent pas de joie; leur esprit tendu depuis de longues

semaines se délassa soudain; l'heureux événement fut fêté d'abord à la table du maître du taureau, puis en maints cabarets, enfin, le soir, par un banquet de famille.

« Et pour couronner la journée — tandis que la vache aux flancs fécondés, saine et superbe, dormait paisiblement dans l'étable — Maître Hauchegrain et sa dame, harassés de fatigue, gorgés de lourde nourriture, imbibés de sale alcool, crurent devoir choisir cette nuit pour faire un enfant!»

Voici encore sur ce point l'opinion d'un savant, d'un homme autorisé pour émettre un jugement. Le docteur Pinard écrit:

« Jusqu'à présent, l'acte procréateur n'a été qu'un acte instinctif, tel qu'il existait à l'âge des cavernes. C'est le seul de nos instincts n'ayant pas été civilisé.

« L'acte le plus grand, le plus élevé que puisse commettre l'homme pendant son existence, celui dont dépendent la conservation et l'amélioration de l'espèce, est accompli, à l'aurore du vingtième siècle, comme il l'était à l'âge de pierre».

Eh! sans doute, la maternité consentie, préméditée, voulue, implique une transformation profonde dans les méthodes éducatives pratiquées de nos jours, notamment dans celles qui concernent la jeune fille. Le jeune homme, en effet, pourrait à la rigueur se passer de savoir, lui qui n'est pas exposé à engendrer. Mais celle qui doit être mère, en les flancs de qui doit tressaillir l'humanité de demain, vous sentez bien qu'elle devrait être instruite. Par une bizarrerie nuisible à l'humanité, c'est la jeune fille qu'on tient dans l'ignorance, tandis que le jeune homme jette sa gourme, multipliant les actes procréateurs, mais dédaignant de savoir à quoi ceux-ci aboutissent.

L'ignorance est toujours un mal, toujours un danger. Vouloir entourer de mystère ce que tôt ou tard les jeunes gens et les jeunes filles apprendront à connaître, élever des barrières qui tomberont à l'heure voulue, fatalement, n'est-ce pas le comble de l'imprévoyance et de la folie!

Vous aurez beau jeter le voile sur certains sujets, entourer de mystère certaines matières, il est une heure où, naissant à la vie sensuelle, sexuelle, l'enfant cessant d'être un enfant, voudra connaître, tourmenté de désir, palpitant de curiosité inquiète, cherchant à con-

naître ce qui l'attend demain. Espérez-vous qu'il trouvera les connaissances indispensables dans les conversations tenues avec ses camarades? Pensez-vous qu'il sera exactement renseigné sur les conséquences de l'acte qu'il projette d'accomplir? Vous sentez bien que non.

Entourer ces matières de mystère, de cachoteries, c'est surexciter d'une façon dangereuse les curiosités malsaines, les précocités redoutables.

Le jour où cette transformation dans l'éducation se sera produite, nous aurons lieu d'espérer que les couples n'auront plus d'enfants par surprise, qu'aucun enfant ne devra sa naissance au hasard, à l'accomplissement irréflecti de l'acte d'amour.

Nous n'aurons plus alors de pères et de mères angoissés se regardant parfois avec stupeur et désolation devant cette certitude: nous allons avoir encore un autre enfant... Un autre enfant! Quand la maison déjà est envahie par plusieurs gosses qui demandent ce qui leur est indispensable et dont la portion va être rognée encore. Un autre enfant!... Le père et la mère s'observent avec méfiance et hostilité, prêts à tous les dissentiments, peut-être à la rupture définitive...

L'enfant est conçu dans la crainte, la colère, l'angoisse, la haine, au lieu d'être conçu dans la tendresse et l'espoir... On attend je ne sais quoi... Mille pensées de délivrance vous assaillent... On n'ose pas formuler ce secret désir qu'on a de voir ce fruit tomber de l'arbre trop faible pour le porter... On souhaite qu'un vent passe et l'en détache...

Et c'est une désolation lorsque l'enfant vient. Au lieu de l'accueillir avec la joie qui devrait l'attendre au seuil de la vie, c'est parmi les larmes qu'il naît. Cette journée d'espoir et d'allégresse, devient une journée de tristesse, de larmes et de deuil. (*Applaudissements*).

Toutes ces considérations ne proclament-elles pas hautement qu'il faut des enfants désirés et que mon premier conseil: n'avez des enfants que quand vous en voudrez avoir, est un conseil judicieux, utile et moral?

Le second conseil: n'avez d'enfants que lorsque vous vous sentirez en état, physiquement, de leur transmettre une constitution saine et vigoureuse, et économiquement, lorsque votre situation vous permettra de penser, sans présomption, en toute modestie mais en toute confiance, que vous aurez les moyens de donner à ces

enfants le développement intellectuel et moral que vous leur devez, auquel ils ont droit.

Si c'est une faute que de procréer sans le vouloir, à la légère, en aveugle, cela devient un crime d'enfanter des êtres mal venus, qu'on sait voués aux maladies, guettés dès le berceau par toutes sortes d'affections, prédestinés à la mort prématurée, dont les langes simulent le linceul, dont le berceau sera le cercueil qui ensevelira leur corps. Pauvres bébés qui ne connaissent que la tristesse, dont la vie de quelques heures, de quelques semaines, de quelques mois, n'est qu'une lente et douloureuse agonie!

C'est un crime de les mettre au monde quand on sait qu'un tel sort les attend. Et c'est un crime encore quand on se sent robuste, vigoureux, sain, bien constitué, et que dès lors, les enfants auront une constitution robuste, c'est un crime même dans ces conditions que de les jeter dans la vie, lorsqu'on sait qu'économiquement on ne pourra leur donner ce qu'on leur doit, ce qui est nécessaire pour en faire des hommes et des femmes.

Ce seront des êtres voués à l'abandon matériel et moral, épiés, dès le berceau par la misère, voués à toutes les duretés, exposés à tous les hasards, au manque d'hygiène; ce seront des enfants marqués du péché originel des temps modernes, la pauvreté, condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Dès l'âge de onze ou douze ans, leurs muscles encore délicats seront obligés, quand même, toujours, de commencer à travailler, à peiner pour apporter quelques sous à la famille.

Si vous ne pouvez pas transmettre à vos enfants une constitution saine et robuste, vous n'avez pas le droit d'être père, d'être mère. Si vous n'avez pas la possibilité la probabilité très grande de pouvoir donner à vos enfants une bonne éducation, vous n'avez pas le droit de procréer.

C'est plus qu'un conseil, c'est un devoir que je me permets de vous indiquer.

J'entends l'objection des pseudo-défenseurs d'une fausse liberté: « laissez chacun faire à sa guise; ce n'est pas vous qui serez obligé de nourrir les enfants du voisin; vous n'avez pas le droit de vous immerger dans la vie privée; ces choses vous regardent-elles? Et s'il plaît à cet homme d'être comblé d'enfants?

Laissez-lui donc ce plaisir! Pourquoi l'empêcheriez-vous d'en goûter toute la saveur? Mêlez-vous de ce qui vous regarde.»

Cela ne me regarde point?

L'humanité encombrera sa marche de déchets, les scories humaines pulluleront et rendront cette marche si lente, si douloureuse qu'elle s'en trouvera annulée par le poids de cette masse, nous serons ramenés en arrière, et moi, qui veux marcher, je n'aurais pas le droit de protester!

Vous nous encombreriez de dégénérés, vous nous entoureriez de centres malpropres, de contaminations perpétuelles, de menaces, pour tous, de maladies pestilentielles, vous seriez un permanent danger pour ceux qui vous entourent, vous m'imposeriez le spectacle d'une enfance agonisante à moi qui la veux belle et florissante, je sentirais souffrir ces petits êtres, je saurais qu'ils sont voués à une lente agonie, à la mort prématurée, je souffrirais avec ceux qui souffre, et, désarmé, impuissant devant cette souffrance, devant ces douleurs que vous m'imposez, je n'aurais pas le droit de protester...!

Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Je proteste donc. (*Applaudissements*).

Et si l'homme proteste, le révolutionnaire s'indigne.

A quoi sont bons, je vous prie, les travailleurs chargés de famille?

Ayant quatre, cinq, six enfants, ce travailleur, cher au cœur de nos repopulateurs, ne pourra se dispenser du travail pour apporter la pitance à ses nombreux enfants et pèsera par là même, lourdement, sur le marché du travail. Quelle que soit la lourdeur du poids qui l'écrase, quelles que soient les humiliations qui s'accumulent sur sa tête, quelles que soient les douleurs qui peuvent lui être infligées, il sera incapable de révolte. La nécessité le lie: ni révolte, ni protestation ne sont possibles pour lui. Qu'une grève éclate, il peut être entraîné par le flot; mais, le lendemain, devant l'inquiétude de sa compagne, il reprendra sa tâche et s'humiliera. Quand des petites lèvres, qu'il aime après tout, jailliront ces mots: j'ai faim... alors, il sera prêt aux trahisons.

En temps normal, il pèsera constamment sur le salaire, sur le prix de la marchandise-travail qui obéit à la loi de l'offre et de la demande. Par lui, le sa-

laire sera diminué. Et le jour où la révolte éclatera, le jour où la grève se fera, il sera mûr pour la jaunisse.

Et toute sa marmaille a grandi, sans idéal, sans espoir, sans ressort, sans énergie. Elle a grandi... vous pensez comme! Exposée aux incertitudes du lendemain, mangeant ou ne mangeant pas... Viande à prostitution les filles, à mitraille les garçons, à travail tous indistinctement.

Le capital réclame des esclaves, l'Etat réclame des asservis, la patrie réclame des soldats. C'est leur rôle de demander des sujets. Il est naturel que les défenseurs de l'ordre actuel, de ces puissances, de ces malfaisances: capital, Etat, patrie, soient les apôtres d'une natalité intense. Mais, l'intérêt des travailleurs est tout à l'opposé. Le prolétariat doit restreindre le nombre des prostitués, des asservis, des soldats. Il doit refuser au dieu capital, à l'Etat, à la patrie, les victimes qu'ils réclament et nous avons résolu d'anéantir ces forces de mal et de mort, pour que naissent des puissances bienfaisantes de bien et de vie.

C'est là l'œuvre de la révolution.

Nous réaliserons cette révolution: appuyée sur une organisation méthodique et puissante préparée par une éducation scientifique, claire, complète, loyale. Elle sera déterminée par des événements favorables, accomplie enfin, par une minorité agissante, capable de profiter de ces événements et d'entraîner les masses derrière elle sur la route rouge de la révolte.

Or, pas d'organisation possible sous le poids des tares originelles; pas d'éducation portant ses fruits, s'il y a des inaptes à s'instruire, à s'adapter; impossible d'utiliser les événements lorsqu'ils paraîtront favorables, avec des individus incapables de les comprendre, d'apprécier les circonstances qui passent, les événements qui se produisent. La minorité succombera si elle est obligée d'entraîner des masses abruties.

Donc, dans de telles conditions, révolution impossible!

Mais j'ai hâte de conclure.

Ces conseils sages, raisonnables, judicieux, utiles, rien, ni personne ne nous empêchera de les prodiguer en toutes occasions.

Nous savons qu'il est des vérités qu'il est dangereux d'énoncer, aujourd'hui plus que jamais. La conscience

du péril, la crainte des poursuites, la menace des condamnations va-t-elle empêcher nos cœurs de battre, nos cerveaux de penser, nos lèvres de parler? Allons-nous cesser notre propagande? Que nos amis ne le craignent pas, que nos ennemis ne l'espèrent point. Nous avons conscience que notre cause est juste, que nos conseils sont utiles et nous sommes persuadés que notre action est nécessaire. On nous signale comme un danger public.

Le danger vient d'ailleurs. Il vient des odieux hypocrites qui conseillent aux autres d'avoir beaucoup d'enfants mais qui se gardent bien de pratiquer ce conseil. Il vient des faux pudibonds qui, n'osant pas attaquer de front la doctrine, crient à l'immoralité, à l'obscénité. Il vient des pourvoyeurs de prison qui ne pratiquant que la peur du gendarme, se vante d'arrêter par le gendarme notre propagande. Le véritable danger, le seul, le voilà. Nous nous honorons en le signalant à la colère et au mépris de tous. (*Applaudissements.*)

Après Sébastien Faure, voici le tour de notre vaillante et toujours dévouée camarade, madame Nelly-Roussel. Le docteur Meslier lui donne la parole.

DISCOURS DE MADAME NELLY-ROUSSEL.

Citoyens, Citoyennes, chers Camarades,

Après l'exposé si clair et en même temps si éloquent que vous venez d'entendre, ma tâche est évidemment redoutable, mais je crois nécessaire qu'une voix féminine se fasse entendre dans un débat où s'agitent des questions qui intéressent, d'une façon si spéciale et si directe, toutes les femmes.

Vous savez à quelles calomnies, et même, hélas! à quelles poursuites, ont donné lieu, il y a peu de temps, les idées si justes et si profondes que vient de vous exposer notre excellent camarade Sébastien Faure.

A l'heure où quelques-uns de nos concitoyens semblent oublier ainsi que nous sommes en République, que nous avons fait une révolution pour établir les « Droits de l'homme », et que le mot « Liberté » s'étale sur tous nos murs, nous sommes quelques-uns qui avons

jugé nécessaire — et c'est là surtout et avant tout le but de cette réunion — de protester au nom de l'Art, de la Science et de la Pensée, au nom des plus nobles attributs de la créature humaine, contre la chaîne et le carcan dont les menacent une fois encore, comme aux plus noires époques de barbarie et d'ignorance, le Préjugé stupide et le Dogme féroce.

Et nous croyons impossible que, en dehors et au-dessus des partis et des doctrines, tout ce qui, dans le monde, possède un cerveau et une conscience, ne soit pas avec nous contre les barbares, contre les jésuites, contre les tyrans. (*Applaudissements.*)

Car, on ne saurait trop le répéter, ce n'est point seulement *une* idée, *notre* idée, que nous défendons aujourd'hui, c'est *l'Idée* elle-même, l'Idée dans le sens le plus large, le plus élevé du mot, l'Idée mère du Progrès et mère de la Beauté, dont nous ne voulons pas qu'on brise les larges ailes et qu'on courbe le front divin.

Les époques de barbarie auxquelles je viens de faire allusion et dont nous avons coutume de parler avec tant de mépris, avaient cependant sur la nôtre un incontestable avantage, elles avaient un mérite que nous ne saurions méconnaître: le mérite de la franchise. Il n'était pas besoin alors de ruse ni de fourberie pour atteindre les théories considérées comme subversives, c'est-à-dire comme gênantes pour les puissants du jour et comme favorables aux faibles, aux malheureux, aux opprimés. On interdisait sans détour d'aborder tel ou tel sujet, et l'on punissait sans feinte ceux qui enfreignaient la consigne pour le délit très net qu'ils avaient commis.

Mais aujourd'hui, on nous affirme qu'il n'y a plus de délits d'opinion. La pensée, la parole, la plume sont libres. Chacun de nous a le droit de tout dire. Pourtant, ô subtile, jésuitique et précieuse restriction, un délit a été prévu: le délit « d'outrage aux bonnes mœurs », et « d'atteinte à la morale ». Et, comme il n'y a rien au monde de plus vague et de plus variable que les « bonnes mœurs » et la « morale », une porte reste entrouverte à des abus d'autant plus révoltants qu'ils s'abritent derrière un mensonge et se réclament de la vertu. Le délit d'immoralité est une arme de combat traîtreusement laissée entre les mains des éternels adversaires du Progrès et de la Beauté. Et, la fonction créant l'organe, nous avons vu éclore une race nou-

velle, qui, bientôt, si nous la laissons pulluler, deviendra une plaie sociale, la race des « moralistes ».

Eplucher, avec une patience et une minutie de singe, tous les écrits qui contiennent autre chose que des lieux communs; examiner à la loupe toutes les œuvres d'art insuffisamment solennelles, dans le but inavoué et le secret désir d'y découvrir une parole ou un détail pouvant être, à la rigueur, considéré comme « immoral » et susceptible d'attirer sur la tête de son auteur toutes les foudres de la loi, telle est la besogne familière, et assez peu séduisante, de ces étranges spécialistes.

Vous voudrez bien, je l'espère, me faire l'honneur de me compter parmi ceux que révolte et que dégoûte profondément ce qu'on appelle la « pornographie » — c'est-à-dire la sottise unie à la grossièreté —. Nul, pas même M. Bérenger en personne, ne peut se vanter d'être plus que moi blessé au plus délicat de sa dignité humaine par l'aberration du jugement et la dépravation du goût dont font preuve, dans le choix de leurs lectures et de leurs plaisirs, une grande partie de nos contemporains. Et, s'il s'agissait réellement de réagir contre de telles tendances, de préserver des contagions mauvaises les jeunes esprits et les esprits faibles, d'élever, par l'affinement du goût et l'épuration des mœurs, le niveau intellectuel de l'humanité, s'il s'agissait de cela, est-il nécessaire de vous dire que je serais de tout mon cœur avec les moralistes, sinon quant à la tactique, du moins quant au principe.

Mais, lorsque je sais, comme nous le savons tous, que s'endorment paisiblement, après avoir empoché leurs recettes, les éditeurs et les marchands des plus ignobles publications illustrées, les organisateurs des plus répugnants spectacles, de tout ce qui souille et profane l'amour en le caricaturant, les directeurs aussi de ces grands quotidiens dont la dernière page étale cyniquement tant de suggestives annonces et d'équivoques réclames, pendant que vont s'asseoir au banc des accusés, des propagandistes, des artistes, des savants, coupables d'avoir peut-être un peu crûment exposé leur idéal, mais que nul ne peut soupçonner d'une intention sale ou malsaine, ... je me dis que nos prétendus moralistes pourraient bien n'être que des farceurs, à moins qu'ils ne soient des tartuffes; et que nous devons les combattre comme des bêtes malfaisantes, hurlant aux

chausses de tout ce qui est neuf, de tout ce qui est clair, de tout ce qui est libre!

Bien entendu, les néo-malthusiens, apportant au monde la doctrine la plus véritablement révolutionnaire, en même temps que la plus profondément humanitaire qui ait jamais été prêchée, une doctrine qui dit aux misérables, aux souffrants, aux affamés: « Vous avez le droit de ne point augmenter votre misère, votre souffrance, votre faim, et vous avez le devoir de ne point les faire partager à d'autres êtres issus de votre imprévoyance. Soyez moins nombreux, vous serez plus heureux, vous serez meilleurs aussi. N'abandonnez point au hasard le plus grave des actes humains; ne prenez point à la légère la responsabilité terrible de créer! » ...les néo-malthusiens, dis-je, devraient être les premiers désignés aux crocs perfides de ces chiens hargneux du pouvoir. Et il n'a pas été bien difficile, dans l'œuvre d'hommes qui se sont abonnés à l'étude délicate et ardue des questions sexuelles, de trouver le prétexte haineusement cherché pour tenter à quelques-uns d'entre eux, des poursuites de nature à leur porter un grave préjudice moral qui rejaillirait sur l'idée.

Et qu'on ne m'accuse pas, lorsque je dis « prétexte », d'injustice, de parti-pris, ou de fausse interprétation. Tant que les conseils d'ordre intime, les explications physiologiques, reprochés comme des crimes à ceux qui disent: faites peu d'enfants, seront permis au contraire à ceux qui disent: faites-en beaucoup; tant que l'exposé des remèdes contre la stérilité ne semblera pas à nos « moralistes » aussi inconvenant que l'exposé des remèdes contre la fécondité trop grande; tant que les repopulateurs et les néo-malthusiens ne seront pas placés, en leur qualité commune de spécialistes des questions sexuelles, exactement sur le même pied, nous aurons le droit d'appeler comédie ou, si vous préférez, tactique, la pudeur indignée de ces messieurs, et nous nous permettrons de ne croire ni à l'existence de leur « pudeur », ni à la sincérité de leur indignation.

Ne soyons pas dupes de ces gens. Les faits précis qui leur ont permis de mettre en branle tout l'appareil légal — faits que je ne veux, d'ailleurs, ni discuter ni juger — ne leur ont jamais apparus autrement que comme des « prétextes » qu'ils ont été bien heureux de trouver pour atteindre, à travers des hommes, une idée qui leur déplaît.

Et, tandis que nous élevons ici, en faveur de leurs victimes, nos protestations vengeresses, ma pensée, franchissant les monts et les vallées, évoque les rives d'un grand lac bleu, où parmi la beauté des choses, qui peut-être le console de la vilénie des hommes, un vieillard convalescent, posant dans ses mains affaiblies son front vénérable et lourd, songe à l'Avenir et au Passé. Elle évoque l'image de ce grand Paul Robin, que seul son état de santé tient, momentanément, éloigné de la bataille, de cet admirable savant doublé d'un admirable apôtre, dont les générations futures salueront le nom parmi les plus vénérés du siècle, mais qui, hélas! de son vivant, n'aura connu, comme couronnement à toute une existence de labeur acharné, de luttés incessantes, d'inépuisable générosité et d'extraordinaire désintéressement, qu'une comparution en police correctionnelle pour outrage aux bonnes mœurs et immoralité!

O étrange ironie des mots! O singulier renversement des choses! Que penseront nos arrière-neveux, que penseront les hommes vraiment humains des civilisations postérieures, des civilisations véritables, que penseront-ils d'une époque où tout est si parfaitement à l'envers, que la moralité d'un individu se mesure à son inconscience, à sa sottise, à sa brutalité, à son ignorance des lois naturelles et sociales qui régissent l'humanité? Que penseront-ils d'une époque, où, tandis que, de tous côtés, les nations craquent sous le poids de leurs populations incessamment accrues, et incapables de contenir, de nourrir ces foules toujours grossissantes, les jettent les unes contre les autres en de formidables tueries; tandis que partout le pain manque, et que la lutte pour la vie fait de l'homme une bête sauvage; tandis que les bouges innommables, les mansardes sombres et puantes s'emplissent d'un grouillement d'enfants déguenillés qui grandissent en s'étiolant, en se corrompant aussi, parmi les cris et les larmes, les injures et les coups; tandis que défilent les petits cercueils remportant vers le néant ceux qui en sortent à peine et qui n'ont pas trouvé leur couvert mis au maigre banquet familial; tandis que s'enfle, chaque jour, l'armée du vice et du crime, que les dégénérés, mués en assassins, terrorisent les villes, tandis que partout la douleur et la misère sont reines, tandis que, inlassablement, massacres, épidémies, famines, viennent, par une iné-

luctable et lugubre nécessité, éclaircir les futaies de la forêt humaine et faucher le trop plein aveuglement créé; ...des hommes, parmi ceux qu'on écoute, qu'on vénère et qu'on décore, vont, criant à tous les échos: Nous ne sommes pas encore assez! et où ceux qui, plus clairvoyants, apercevant le mal et cherchant à le vaincre, osent crier à leur tour: Nous sommes trop! comme des blasphémateurs, sont cloués au pilori!

Que penseront-ils, les hommes des temps futurs, les citoyens de la cité équitable et harmonieuse, que penseront-ils de ces fous criminels dont ils remueront les cendres?

Et la femme d'alors, la femme parachevée, créature de lumière, de tendresse et de beauté, la génératrice consciente, fière de sa mission sacrée, de son sacerdoce librement rempli dans la joie, la quiétude et l'universel respect, de quelle indignation et de quelle pitié ne frémera-t-elle point, en retrouvant dans les livres jaunés, parmi la poussière du passé, la douloureuse histoire de ses aïeules, des mères tragiques d'aujourd'hui! l'histoire de celles qu'écrase le fardeau de l'enfancement sans relâche, sans consentement, et souvent sans amour, pauvres créatures passives que, dans les soirs de ribote, une brute féconde inconsciemment, qui, jusqu'à la dernière minute, traînent leur ventre endolori et lourd dans les ateliers infernaux, et qui, rentrant au logis, exténuées, doivent encore trimer pour toute la famille, servant l'homme, soignant les marmots; l'histoire de celles qui subissent sur le grabat de leur taudis, sans air l'été, sans feu l'hiver, l'épreuve supplicante, l'indicible torture, et qui, au bout de trois ou quatre jours, reprennent, toutes meurtries et pantelantes, leurs besognes de bêtes de somme, attendant avec angoisse la prochaine grossesse, qui ne tardera pas; l'histoire aussi des filles-mères, des mères réprouvées, des mères maudites, de ces victimes entre les victimes, victimes de la lâcheté de l'homme et de l'ignominie sociale, qui souffrent dans leur chair, leur cœur et leur esprit, tout ce que les lois et les mœurs, les institutions et les préjugés, peuvent ajouter de raffinements aux cruautés de la Nature; de celles que le fruit de leur amour trompé a menées au vice ou au crime, au ruisseau ou à la prison; l'histoire de toutes les mères enfin, riches ou pauvres, « honnêtes » ou « avilées », qui laissent leur beauté,

leur santé, leur vie même, sur le champ de bataille de la maternité, de toutes les mères que leur travail sublime, qui les aurait fait reines chez les abeilles, a fait esclaves chez les humains! (*Applaudissements*).

Et peut-être, devant ces révélations atroces, devant ces tableaux de cauchemar, peut-être la femme des temps futurs se sentira-t-elle moins de compassion pour tant de douleurs injustes que de mépris pour tant d'absurde et coupable résignation.

Car, nous sommes coupables, nous, femmes, nous sommes coupables de perpétuer un mal que nous pourrions détruire. C'est de notre passivité, de notre inertie, de notre mollesse, de notre impuissance à vouloir et à imposer notre volonté, de notre lâche acceptation de la douleur et de l'esclavage, que sont nés tous les esclavages et toutes les douleurs du monde.

Nous pourrions le sauver, le monde! ...et nous ne le faisons pas! Nous n'avons pas le courage de faire le geste de révolte qui libère et qui relève — et les quelques-unes qui l'osent sont vaincues, étant isolées. — C'est la révolte collective et consciente qu'il faudrait, la révolte de tout ce qui frémit en nous de fierté féminine et de vraie maternité — car la maternité de hasard, la maternité animale, ce n'est pas la maternité. — Ce qu'il faudrait, c'est le refus tranquille et formel de fournir aux monstres sociaux, à la misère, à la maladie, à la guerre, au travail qu'on exploite, à la prostitution, leurs rations toujours insuffisantes, leurs proies si vite dévorées; c'est l'inébranlable résolution de ne prêter nos flancs sacrés qu'à des maternités réfléchies et heureuses, à d'utiles et pures créations. Et c'est, mesdames, à l'heure présente, dans les circonstances actuelles, la hardiesse d'opposer nos protestations véhémentes aux manœuvres perfides de ceux qui voudraient entraver l'effort des défenseurs de notre cause. Que ces moralistes tartuffes, ces champions d'une fausse pudeur et d'une hypocrite vertu, nous trouvent devant eux, debout et frémissantes, et leur criant: A bas votre morale! Nous ne voulons plus, nous, les femmes, nous les mères, d'une morale basée sur nos souffrances, et sur nos humiliations, d'une morale qui fait de nous des instruments passifs et veules, des machines dont un maître peut disposer à son gré, d'une morale qui foule aux pieds notre dignité humaine, avec le bonheur de notre famille et l'avenir de notre race. A bas votre morale! Nous en

avons une autre, une morale plus noble et plus haute, qui n'est autre chose que la mise en pratique, que l'application à nos actes, de tout ce que l'humanité a peu à peu, au cours des siècles, dans sa lente évolution l'élevant au-dessus de la brute primitive, acquis de connaissance et de compréhension, de sentiment de la justice et de conscience de sa responsabilité. C'est de cette morale-là que nous ferons surgir, nous, les créatrices, un monde nouveau, un monde meilleur, un monde immense et splendide, d'intelligence, de force et de beauté! (*Applaudissements prolongés*).

Après le vibrant discours de Madame Nelly-Roussel, plusieurs contradicteurs qui avaient demandé la parole, insistent pour qu'on la leur donne. Le docteur Meslier l'accorde à l'un d'eux. L'abbé Violet sort des rangs des auditeurs et se dirige vers la tribune. Son apparition cause de violentes protestations.

DISCOURS DE L'ABBÉ VIOLET

Je viens ici, à titre de prêtre, de prêtre catholique, c'est vous dire, par conséquent, que je suis homme, pleinement homme... (*interruptions*). C'est vous dire que je sais ce qu'est la tentation d'être homme...

Des voix. — Vous savez ce que c'est qu'un homme... Qu'est-ce qu'un homme?

Abbé Violet. — C'est celui qui sait vaincre ses passions. C'est vous dire ce que je fais tous les jours pour me dominer et me vaincre moi-même... (*interruptions*).

Dr Meslier. — Citoyens, je vous demande de ne point interrompre. Mieux vaut un prêtre qui pense, qu'un bourgeois qui digère...

Abbé Violet. — Si je viens affirmer ici mon effort de prêtre catholique, c'est qu'il faut tout d'abord poser cette question: qui a le droit de parler de génération consciente? (*interruptions*).

Et j'affirme que ceux-là seuls sont des hommes et ont le droit de parler de génération consciente, qui

ont su dominer en eux la brute... (*Applaudissements*).

J'ajoute qu'il est vrai qu'à l'heure actuelle se posent des problèmes angoissants, parmi lesquels celui que des familles prolifiques souffrent cruellement, que des femmes subissent des grossesses successives, qu'il est certain que tout cela est dû à un égoïsme profond dont les pauvres, les déshérités meurent... (*interruptions*).

Mais, la question qui m'occupe ce n'est pas tant de faire de la morale à ces souffrants de la vie — ils n'ont pas le temps de venir écouter des conférences — ce qui me préoccupe, c'est de parler à ceux qui peuvent penser.

A ceux-là, je crois utile de dire: vous qui prétendez être des conscients, qui avez une volonté, qui sans doute savez ce que vaut la vie, qui l'avez dirigée et conduite pour vous-mêmes, vous comprendrez certainement que, si vous n'avez pas laissé vivre en vous les forces instinctives de la nature, si vous avez été chastes durant des jours, des mois, des années, si vous avez réfléchi aux conséquences de votre union, vous devez, maintenant que l'union est accomplie, accepter délibérément, consciemment, ses conséquences et faire de la femme que vous avez choisie une épouse qui doit être éternellement votre épouse.

Lequel est le plus digne du nom d'homme de celui qui a su contenir en lui l'animal qui s'y trouve, ou de celui qui laisse agir ses instincts, sans contrôle. Quand un acte a été délibérément décidé, voulu, il doit être accompli...

Ma conclusion est la suivante: Je dis que l'humanité risque d'être envahie par un égoïsme fou si ces préceptes ne sont pas adoptés. Je dis que chacun d'entre vous, s'il ne sait pas se dominer, se vaincre par respect pour la femme et pour lui-même, est voué à l'égoïsme. Je dis que par cet égoïsme les maux terribles dont nous souffrons seront infiniment augmentés. Pour que diminuent nos souffrances, il faut que les hommes s'emploient vigoureusement à briser en eux l'égoïsme. La chasteté seule... (*interruptions*).

Dr Meslier. — En raison de la gravité de la discussion, je viens vous demander votre bienveillante attention. Au fond, vous êtes d'accord...

Abbé Violet. — La question est d'une infinie im-

portance (*interruptions*)... Je me suis trouvé en face de deux morales. J'ai choisi délibérément celle qui s'oppose à l'égoïsme. J'ai choisi celle qui respecte la femme, qui impose à l'homme hors du mariage, la chasteté, et, dans le mariage, celle qui se refuse à faire de la femme un instrument de jouissance...

L'abbé Violet descend de la tribune au milieu d'interruptions diverses.

C'est notre camarade, le Dr Sicard de Plauzolles qui, tout d'abord, assume la tâche de lui répondre. Le président lui donne la parole.

DISCOURS DE SICARD DE PLAUZOLLES

Après Sébastien Faure, après Nelly-Roussel, après l'abbé Violet, vous sentez combien il est difficile de prendre la parole; je vous demande votre attention et votre indulgence, votre indulgence surtout. Le hasard de l'inscription sur la liste des orateurs me donne la lourde tâche de répondre aux paroles de l'abbé Violet. Je vais tenter de le faire de mon mieux.

On vient d'opposer devant vous deux morales: la morale de l'homme libre, maître de lui-même, dirigeant à son gré sa destinée, ses actes, et la morale de l'homme esclave de ses instincts et les suivant aveuglément.

Ah! certes, si j'étais spiritualiste, je pourrais accepter cette opposition, entre la volonté libre et l'instinct aveugle. Mais je sais que l'homme est une résultante, je sais qu'il est déterminé par son hérédité, par son milieu social, je sais que dans l'homme il n'y a qu'une parcelle imperceptible de liberté, qu'il est soumis à tout ce qui l'entoure, dominé par les circonstances, qu'il nage dans un océan de ténèbres.

Quand vous avez en face de vous des hommes qui peuvent, parce qu'ils sont ainsi nés, ainsi déterminés, résister à des instincts qui ne les sollicitent peut-être pas, pensez-vous qu'on peut ériger en règle de conduite universelle leur manière d'agir, qu'il faut proposer le tout ou rien à ceux qui ont des instincts, qui cèdent à leurs passions, et leur dire: soyez chastes

et purs, ou suivez vos instincts et fécondez aveuglément.

C'est ici le centre de la question, le point où précisément les moralistes nous guettent et les poursuites nous menacent.

Je lisais dernièrement que le sénateur Bérenger avait déclaré à un journaliste qu'il n'entendait pas qu'on puisse poursuivre des opinions. Poursuivrait-il ce qui a été dit par Sébastien Faure, Nelly-Roussel, l'abbé Violet? Ces trois orateurs sont malthusiens puisqu'ils prêchent, tous trois à leur manière, cette idée qu'il ne faut pas mettre au monde d'enfants malheureux.

Mais si, pensant que vous ne devez pas créer un nouvel être, vous n'êtes pas, d'autre part, assez sûrs de vous-mêmes pour ne jamais céder à une impulsion physiologique, que vous faut-il faire? Faut-il aller jusqu'au bout de l'instinct et de la physiologie, ou faut-il employer des moyens ayant pour but pratique d'éviter l'enfant?

C'est ici, Monsieur l'abbé, que vous croyez triompher en conseillant la chasteté.

Permettez-moi pourtant de prendre un exemple. Vous avez béni une union entre un homme et une femme qui se sont choisis aussi sainement, aussi raisonnablement que possible. Et puis, le malheur et la maladie ont fait leur œuvre. L'homme est atteint d'une affection grave qui menace la graine, et par là, l'avenir de la race. Cet homme est, je suppose, tuberculeux. Et, Monsieur l'abbé, cet homme n'est pas un être pur, un être chaste; il a choisi une femme pour accomplir l'œuvre de chair dans le mariage, il prétend user du *debitum conjugale* de l'église catholique, il prétend exercer ses droits de mari et de maître sur la chair de son épouse. Et il faudra que cette femme, consciente du péril qui menace la race qu'elle va engendrer, accepte et se soumette!

Et c'est nous que vous condamnez parce que nous disons quelle doit pouvoir se soustraire à la maternité!

Je prétends que quand on entre dans l'examen des cas, quand on fait de la casuistique médicale, on est bien obligé de constater qu'il y a des nécessités d'hygiène et de morale qui imposent au médecin, dans son cabinet, de donner des conseils néo-malthusiens.

Sébastien Faure citait tout à l'heure un de nos maî-

tres les plus éminents, les plus officiels, un puériculteur, qui se désolait et se lamentait que l'œuvre de chair soit encore accomplie au vingtième siècle comme quelques milliers d'années avant le début de l'ère chrétienne. Le professeur Pinard, soutient qu'il faut enseigner aux jeunes gens, aux jeunes filles, que la procréation n'est pas désirable quand la graine peut être adultérée et mauvaise. M. Pinard, devant l'Académie de médecine, aux applaudissements des académiciens, traçait la ligne de conduite des néo-malthusiens.

Ce n'est pas nous, j'espère, qu'on peut accuser de favoriser la débauche, parce que nous prétendons soustraire les enfants au malheur en conseillant aux parents de restreindre la natalité, surtout lorsqu'ils sont malades. Ceux qu'il faut accuser, ce sont les défenseurs du régime social que nous subissons.

Quand on vient poursuivre des penseurs qui exposent une doctrine discutable — nous n'en connaissons pas qui ne soit discutable, et nous prétendons qu'on peut, qu'on doit discuter la nôtre — et cela au nom de la morale, nous protestons. Nous sommes prêts à discuter sérieusement, amicalement, avec nos adversaires, mais nous ne voulons pas qu'on vienne nous poursuivre au nom d'une morale que représentent les débitants d'alcool et les patrons de maison de tolérance.

Que demandons-nous? La liberté d'opinion, de la nôtre, de celle de nos adversaires. Si vous n'acceptez pas que notre opinion puisse être émise, il n'y a point de raison pour que vous ne poursuiviez pas des moralistes et des hygiénistes qui n'ont pas la même conception morale que vous. Si nous comprenions la liberté comme nos adversaires la comprennent, nous demanderions des poursuites et des condamnations pour ces sénateurs, ces membres de l'Académie des sciences morales et politiques qui, au nom de la morale, se complaisent dans une espèce de soi-disant justice inquisitoriale et trouvent qu'il y a profit pour la société à l'existence de la police des mœurs et des maisons de tolérance; il faudrait poursuivre et condamner tous ceux qui, dans les conseils du gouvernement, dans les commissions nommées à cet effet, ont soutenu et défendu l'organisation publique, officielle, l'organisation par l'Etat de la prostitution de la femme.

Nous autres, nous nous trouvons là, toujours les mêmes, Sébastien Faure, Meslier, Quillard, quand il

s'agit de combattre pour la liberté, contre la police des mœurs, pour la justice contre l'inquisition. Nous vous dénonçons aujourd'hui tous les empoisonneurs publics qui s'enrichissent dans le commerce de l'alcool et disent ensuite: faites-nous des filles pour la prostitution, des hommes pour les bataillons d'Afrique.

Permettez-moi, à ce sujet, de vous dire ce que nos confrères de l'armée constatent dans ces bataillons d'Afrique que l'on veut mieux garnir, et dans lesquels on envoie les malheureux enfants que notre société ne peut arriver à nourrir d'une manière saine, à élever d'une manière complète: dans ces bataillons, nous avons des enfants qui, pour la plus grande majorité, sont des fils d'alcooliques, abandonnés par leurs parents parce que ceux-ci étant misérables, ne pouvaient ni les nourrir ni les instruire. On ne peut même pas organiser dans ces bataillons l'instruction, l'éducation ou l'apprentissage qui leur donnerait les moyens de gagner leur vie à leur sortie.

Et c'est dans cette société où les hommes périssent par centaines et par milliers, parce que le lait maternel manque, parce que la mère est à l'atelier, à l'usine, parce que l'alimentation saine manque, c'est dans cette société qu'on nous conseille d'appeler à la vie le plus d'enfants possible.

Et d'ailleurs, n'y a-t-il pas déjà trop d'ouvriers? Y a-t-il, dans le Paris du vingtième siècle, assez de travail pour tous les hommes valides? Je le demande à nos camarades socialistes.

Des voix. — Non, non...

...Vous prétendez qu'il n'y a pas assez d'enfants. Défendez cette opinion; c'est votre devoir de la défendre, de la soutenir si c'est la nôtre. Mais nous, qui avons l'opinion contraire, nous prétendons pouvoir dire à ceux qui suivent l'abbé Violet: continuez à ne pas faire d'enfants, avec les seules forces que Dieu vous donne, et à ceux qui n'ont pas ces forces divines: employez d'autres moyens.

Nous vous demandons à tous, bourgeois qui n'avez pas d'enfants, qui avez commencé à ne pas faire d'enfants bien longtemps avant qu'il y ait une propagande néo-malthusienne, continuez à n'en pas faire et aux prolétaires: n'en faites pas, imitez soit l'abbé Violet, soit les bourgeois.

Nous nous retournons aussi vers nos anciens camarades socialistes qui, aujourd'hui, manient la loi contre nous avec une maîtrise tsarienne et nous leur demandons, au nom de la liberté dont ils ont joui autrefois, au nom de la liberté dont ils ont usé largement, nous leur demandons la liberté pour notre doctrine, pour notre opinion, pour toutes les doctrines, pour toutes les opinions.

Et c'est pour cela que je suis venu ici ce soir, sachant fort bien que je n'avais pas à vous enseigner le néo-malthusianisme, pour pousser un cri de liberté, un cri de protestation contre tous ceux qui veulent étouffer la parole, la pensée humaines et mettre l'éteignoir sur le flambeau de la vérité. (*Applaudissements.*)

Pendant le discours de l'abbé Violet, notre camarade Sébastien Faure a pris des notes pour réfuter les objections du prêtre. L'ami Meslier demande aux auditeurs de bien vouloir lui prêter toute leur attention.

RÉPLIQUE DE SÉBASTIEN FAURE

Dans les trop courtes paroles qu'à prononcées l'abbé Violet, il a abordé un problème fondamental sur lequel, bien que mon camarade et ami Sicard de Plauzolle ait donné son opinion, je vous demande la permission de dire rapidement ma pensée.

Un auditeur demandait à l'abbé Violet: «qu'est-ce qu'un homme?» C'est celui qui sait se dominer, qui sait vaincre ses passions, a répondu l'abbé Violet.

Je donnerai de l'homme la définition contraire.

Qu'est-ce à dire: «c'est celui qui sait se vaincre le plus, qui sait le mieux dominer ses instincts», si ce n'est: «c'est celui qui écoute le moins la nature, celui qui s'écarte de la nature, qui vit le moins.»

Je prétends, et je vais démontrer que, dans l'état actuel des choses, ce qu'on appelle vaincre la nature dans l'homme, c'est se diminuer, s'empêcher de s'épanouir, c'est s'interdire la vie intégrale, c'est renoncer à être un homme tout entier.

Quand j'aurai établi ce premier point, il ne me sera

plus difficile d'établir le second, à savoir que ma définition est seule conforme à la vérité.

Dominer ses passions, c'est se diminuer, se mutiler, c'est être seulement une fraction d'homme. Ah! je conçois que M. l'abbé Violet ait défendu sa thèse; il a parlé en prêtre, non pas en homme. Comme prêtre, il a eu raison. Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'était son devoir de parler comme il l'a fait. De qui, en effet, est-il le disciple? Quel est son maître, son modèle? Jésus! Jésus, celui qui, au dire des chrétiens, de tous les hommes qui ont souffert, a le plus souffert, le plus expié.

Né pauvre, dans une étable, grandi dans la tristesse, le deuil et les amertumes, ayant un cœur et une intelligence, il prit, à trente ans, son bâton de pèlerin et parcourut les villes et les campagnes, prêchant à ses contemporains le relèvement et la dignité, contre toutes les puissances mauvaises de son époque.

Pour le chrétien attaché à sa foi, qui souffrirait avec plaisir plutôt que de l'abjurer, Jésus couvert de crachats, abreuvé d'injures, traîné devant les tribunaux de son époque, attaché au gibet d'infamie, connaissant toutes les angoisses, Jésus, les mains douloureusement percées de clous, Jésus, expiant, succombant est, et il devait en être ainsi, il ne pouvait en être autrement, le type, le modèle, l'exemple. La vie du disciple doit se conformer à celle du maître. Un bon chrétien est fait pour la souffrance et l'expiation.

Tu es un mauvais chrétien, toi, dont la table est abondamment servie, tu es un mauvais chrétien, toi, qui es vêtu d'or et de pourpre, tandis que Jésus circulait en guenilles; tu es un mauvais chrétien, toi, qui habites une demeure somptueuse, tandis que le Christ ne savait où reposer sa tête; toi, devant qui les foules se prosternent; toi, qui es entouré de respect, de considération, alors que ton maître était abreuvé d'outrages; tu es un mauvais chrétien, toi qui vis en bonne intelligence avec les puissances de ton temps, alors que Jésus était, contre les puissances du sien, une manière de révolté. (*Applaudissements*).

Vous comprenez maintenant que l'abbé Violet nous ait donné la définition que nous avons entendue que l'homme véritablement homme est celui qui satisfait le moins ses instincts, ses passions, ses besoins. Vous comprenez aussi pourquoi, au seuil de la vie religieuse,

de cette vie d'élection, de cette vie dans laquelle on est sensé pratiquer la plus haute moralité, de cette vie où l'on n'est appelé qu'en vertu d'une vocation divine, au seuil du monastère dans lequel ils vont enfouir leur jeunesse et leur avenir, les jeunes hommes prononcent trois vœux: vœu de pauvreté, misère du corps; vœu de chasteté, misère du cœur; vœu d'obéissance, misère de l'esprit. Il faut jeûner. Les pratiques de macération du corps et de l'esprit, les jeûnes, les mortifications, sont des œuvres pies et méritoires. Et tandis que nous disons: « mangez! » le christianisme répond « jeunez! »; tandis que nous disons: « apprenez, sachez, tâchez de comprendre! » il répond: « fuyez les tentations diaboliques de l'esprit, craignez de comprendre, gardez la foi dont Dieu vous a fait présent! »; tandis que nous disons: « aimez! » le chrétien répond: « n'aimez pas! »

N'est-ce pas la vie mutilée, la vie qui n'est pas la vie? On ne permet pas à la fleur en bouton de s'épanouir, on interdit au fruit de mûrir et de devenir savoureux. On empêche l'épanouissement de tout ce qui est fait pour s'épanouir et mûrir.

Je comprends, camarades, je comprends jusqu'à quel point, dans la pratique, une telle conception sert les intérêts des dirigeants.

Ne te laisse pas aller à boire, à manger autant que la nature l'exige, garde toi de vivre, combats tes passions, diminue tes besoins, contente toi de peu, de rien, tu vivras fort bien avec 2 fr. 75 par jour. Mais le patron, l'exploiteur, lui, ne manquera pas d'en profiter...

Nous disons à l'homme: « il n'y a pas de déshérités, il n'y a pas de privilégiés; ce sont là des distinctions, faites par des intéressés, qui ne peuvent se perpétuer. »

Nous disons au prolétaire: « cherche la lumière, conquis le bien-être, poursuis la satisfaction légitime de tes besoins, obtiens la justice. On veut élever des sommets que tu ne puisses franchir, gravis-en hardiment la pente! »

Voilà ce que nous disons à l'homme, au prolétaire. Entre ces deux morales, vous choisirez. (*Applaudissements*).

CONCLUSIONS.

Qu'il nous soit permis de tirer ici, maintenant, les conclusions qui se dégagent de tout ce qu'on vient de lire.

Il faut un certain courage pour s'attaquer au grand jour à toutes les puissances mauvaises coalisées. Il en faut d'autant plus aux néo-malthusiens militants, qu'à soutenir leur cause on ne trouve ni honneur ni richesse, ni gloire, ni profit, rien que des coups, des persécutions, de la prison.

Contre les néo-malthusiens, contre leur propagande et contre leur action, la raillerie, l'injure, la calomnie, les dénonciations et les poursuites sont tour à tour employées.

Parmi ceux qui les bafouent, les insultent, les vilipendent, les mouchardent et les condamnent, sont les prêtres, les capitalistes, les gouvernants, les magistrats, etc., tous les jouisseurs, tous les profiteurs, tous ceux qui, à un titre quelconque, ont intérêt à voir se continuer le mal social issu des familles trop nombreuses, autant que de la mauvaise organisation des choses. Les néo-malthusiens voudraient que soient avec eux, tous ceux qui auraient bénéfice aux modifications sociales : les pauvres, les travailleurs, les meurtris, les exploités. Ceux-là qui veulent devenir vraiment libres et forts, doivent s'inspirer de nos conseils, s'abstenir désormais des proliférations à outrance, éviter ces ribambelles d'enfants qui font leur malheur dans le présent, en les obligeant à subir

la loi du maître, la loi du plus fort, comme elles le feront dans l'avenir, en diminuant la puissance de consommation de chacun.

* * *

Outre qu'elles doivent être avec nous pour défendre la liberté de pensée et le droit de propagande, il faut que les minorités actives qui se trouvent à la tête de tous les mouvements d'émancipation intellectuelle politique et économique étudient nos doctrines, et en tiennent compte dans leur action de chaque jour. Oui, la solution du problème social est à ce prix. La question de la population intervient pour une si grande part dans les rapports entre les humains, dans la vie des sociétés, qu'il est impossible de ne pas compter avec elle. On aura beau décréter que l'appropriation individuelle des produits n'existe plus, qu'elle a fait place à la propriété sociale, à la répartition collective; on pourra substituer au mode capitaliste la forme communiste, on n'aura rien fait, si, au lendemain de ces changements sociaux, les hommes et les femmes, délivrés de la crainte des misères immédiates, s'oublient jusqu'à devenir, les uns, des pères Lapins, les autres des mères Gigognes.

C'est pourquoi les néo-malthusiens en appellent à tous ceux qui désirent véritablement que quelque chose soit changé dans les statuts qui régissent les sociétés contemporaines. Tous ceux qu'une ardente pitié anime et que dirigent un souffle de justice — les philanthropes, les réformateurs, les révolutionnaires —, et qui veulent pour tous un sort meilleur, dans le présent com-

me dans l'avenir, n'ont pas le droit de rester sourds à leur appel.

Il faut surtout que ce soit le peuple qui nous soutienne. N'est-ce pas pour lui, en définitive, que nous travaillons? N'est-ce pas dans son intérêt — et sans pour cela lui demander en échange autre chose que de nous faciliter la tâche, sans solliciter de lui un vote ni une place, une voix ni une sinécure — que nous agissons, que nous bataillons?

L'action des ennemis du néo-malthusisme — des ennemis de la classe ouvrière, par conséquent — n'a d'effet que parce que le peuple se désintéresse trop de ses amis, et qu'il oppose à leur effort continu et énergique une indolence qu'il faut déplorer, une passivité coupable; que le peuple soit avec nous, et les forces malfaisantes qui nous empêchent d'œuvrer efficacement seront réduites à l'impuissance.

L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, a-t-on dit. Rien ne permettra mieux que le néo-malthusisme que la limitation voulue, consciente, raisonnée des naissances, de réaliser sûrement, définitivement cette émancipation!



